

En finir avec l'idolâtrie de l'Incarnation

John Shelby Spong

Si notre conception de Dieu en termes théistes est caduque, penser Jésus comme l'incarnation d'une divinité théiste devient intenable. Comment alors parler de l'expérience du Christ en mots qui aient du sens ?

[...]

Il y a quelques années, au cours d'une conversation avec le directeur d'un séminaire de théologie, il me tient ce propos qu'il estime certainement fondé : « *Ma foi repose sur l'Incarnation* ». Pour ce directeur, l'Incarnation est une sorte de Ligne Maginot. Il a auparavant laissé comprendre en paroles et en actes que je ne suis plus « un vrai croyant ». À sa grande consternation je répons : « *Pas la mienne* ». Surpris, il garde le silence ; je pense que pour lui ma réponse confirme mon hérésie. Lorsque la Ligne Maginot est attaquée, le silence toujours s'ensuit. Dans ce chapitre, je vais traiter de ce qui est devenu pour les chrétiens traditionnels un mot-clé : « incarnation ».

Que signifie « incarnation » ? À l'évidence, ce n'est pas un concept biblique. C'est plutôt un reflet de l'esprit dualiste grec du quatrième siècle d'où il tire son origine. Il affirme que le Dieu surnaturel et externe – disons théiste – a pris la forme et la chair d'une vie humaine. Dans ce processus de « l'incarnation », les théologiens chrétiens ont affirmé pendant des siècles, contre toute évidence, que ni la divinité de Dieu ni la vie biologique de Jésus homme n'avaient été compromises, dans cette affirmation qu'ils ont appelé « l'Incarnation ». Ces idées étaient dénuées de toute rationalité mais elles étaient répétées à satiété. Elles impliquaient clairement qu'il n'était pas nécessaire de leur chercher un sens. On ne met pas en question un *mantra* théologique, on le répète et voilà tout. Les chrétiens du quatrième siècle ont ainsi placé ces mots dans leur *credo* : « *Pour nous et pour notre salut, il est descendu du ciel, par l'Esprit Saint il a pris chair de la Vierge Marie et il a été fait homme* ».

L'implication évidente de cette affirmation du *credo* est que, en Jésus, une forme de Dieu est entrée dans la vie humaine. Jésus est ainsi un être divin sous un déguisement humain. Après tout, « incarnation » signifie littéralement « prendre chair ». C'est ce qu'assume Charles Wesley quand il écrit ce chant de Noël, l'un des plus connus : « *Écoutez ! Les Anges chantent* », avec cette phrase : « *Sous le voile de la chair, voyez Dieu ; saluez la divinité incarnée* ». En raison de cette phrase exprimant une théologie biblique étrange et extraterrestre, c'est le chant de Noël que j'aime le moins.

Si Jésus est Dieu sous une forme humaine, tous les miracles qui lui sont attribués font alors sens. Jésus a pu donner la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la motricité aux boiteux et estropiés et la voix aux muets, parce qu'il est « Dieu incarné ». Jésus a même le pouvoir de ressusciter les morts, car il partage la vie éternelle de Dieu. Il peut multiplier la nourriture pour nourrir les affamés, et mener à la victoire les forces de la bonté sur les armées ennemies, parce qu'il est Dieu sous forme humaine.

Au fur et à mesure du développement de cette tradition, l'histoire de Jésus a été élargie afin de faire face aux problèmes soulevés. Par exemple, si le Dieu externe, qui vit au-dessus du ciel, doit prendre une forme humaine, un terrain d'atterrissage doit être préparé pour l'arrivée de cette divinité sur la scène humaine. Dieu, cependant, ne peut pas rester toujours dans les limites de la vie humaine, c'est pourquoi il faut aussi une rampe de lancement d'où le Dieu incarné puisse être propulsé pour retourner aux cieux, le domaine naturel de Dieu. Avec le temps, ces deux éléments mythologiques, ainsi que beaucoup d'autres, ont été ajoutés à l'histoire de Jésus. Comme toutes les autres narrations explicatives de l'expérience de la foi, cela a été pris trop rapidement au pied de la lettre et a fait partie de ce que les chrétiens d'esprit traditionnel appellent « la vraie foi ».

À mesure que le concept de Dieu en mode théiste a été battu en brèche par l'expansion des connaissances, l'idée d'incarnation est devenue de plus en plus dénuée de sens. Néanmoins, il a fallu des centaines d'années avant de réaliser que ce type de langage théologique est daté et est en voie de désintégration. Ce jour est enfin arrivé.

Les cieux sont remplis de planètes, de soleils, de poussières d'étoiles, de matières sombres et de trous noirs, et l'univers semble infini. Il n'y a pas d'être surnaturel qui habite au-delà des nuages et surveille la vie sur la planète terre. Les lois qui gouvernent les méandres de la vie sont les lois fixes de la nature. Elles ne relèvent pas de l'intervention d'une divinité surnaturelle ayant le pouvoir de changer le cours de l'histoire, pour donner la victoire militaire à une nation choisie ou pour donner un cours différent au destin de ceux qui prient comme il faut. La vie humaine n'est pas une création particulière faite à l'image de Dieu. Toute vie a émergé de la matière et puis a évolué jusqu'à la complexité, marque de notre monde aujourd'hui. Les définitions de Dieu sur le mode théiste se sont disloquées sur les rocs durs de la réalité ; de même, inévitablement, l'idée que « *dans la plénitude des temps* » cette divinité au sens théiste va s'incarner en quelque sorte dans une forme humaine. L'incarnation, dans n'importe quel sens littéral, s'avère n'être rien de plus qu'un vœu pieux, un rêve non réalisé. Que signifie donc – ou plutôt que devrait signifier – l'affirmation de Paul : « *Dieu est en Christ* » (2 Co 5, 19) ou que Dieu a déversé son « être » dans la vie d'un serviteur, « *né sous forme humaine* » (Phil. 2, 5-8) ?

Paul était un Juif. Pour un Juif, Dieu ne peut pas être un objet de définition ou de discussion comme l'est un objet observable ou contrôlable. Dieu peut être expérimenté seulement comme une présence qui transforme la vie humaine et l'entraîne au-delà de ses limites. Aussi devons-nous nous demander : quelle a été l'expérience de Paul, pour qu'il utilise un langage pouvant effectivement être interprété comme « incarnation » par ceux qui ont besoin de définir l'expérience ? Est-il possible de retrouver cette expérience ? Est-ce quelque chose dans laquelle nous pourrions mettre nos pas ? Pris au sens littéral dans le langage humain, ce concept n'a aucun sens pour des oreilles contemporaines. Nous chrétiens, nous faut-il donc affronter le monde avec cette affirmation comme si nous étions des gens dotés de sons incompréhensibles en des langues inconnues ? Nous est-il possible de refuser de prendre au sens littéral toutes ces formulations de foi et de nous dire encore chrétiens ? Pouvons-nous encore être les disciples de Jésus ? Je crois que oui, mais pas avant de nous être extirpés du langage des *credo* du quatrième siècle, y compris du vocabulaire de « l'incarnation ».

Le divin peut-il être perçu dans l'humain ? Voilà par où nous devons commencer. L'humain peut-il être poussé au-delà de ses limites au point de devenir le moyen d'expérimenter le divin ? Qu'y avait-il en ce Jésus qui a donné matière à ce qu'on exprime maintenant par ce mot étrange d'« incarnation » ? Qu'est-ce qui a pu amener l'auteur du quatrième évangile à mettre dans la bouche de celui qui avait été appelé « Thomas le sceptique » (Jn 20, 28) ces mots : « *Mon Seigneur et mon Dieu* » ?

[...]

John Shelby Spong

Pour un christianisme d'avenir.

Ni les credo anciens ni la Réforme ne peuvent aujourd'hui susciter une foi vivante. Pourquoi ?

Karthala, 2019,

Deuxième thèse, Jésus le Christ, pages 77 à 80.